



**KATJA  
LANGE-MÜLLER  
BAS DE  
CASSE**

ROMAN

INCULTE

# KATJA LANGE-MÜLLER BAS DE CASSE

« Je ne cessai de boire et de pleurer,  
parce qu'il faisait de nouveau déjà nuit,  
parce que la vie n'était qu'une saloperie  
et que je n'étais pas morte. »

*Bas de casse* conte la fin d'une petite imprimerie privée dans les années 1970 en RDA, à travers le portrait de ses employés : Manfred, l'imprimeur qui parle aux machines ; Fritz, le roi de la linotype ; Willi, le vieux taciturne ; et la narratrice, pas douée pour le métier, que Fritz surnomme « Puppi, l'éléphante pompette et manchote ».

Les destins de ces quatre personnages se croisent dans ce lieu de travail qui n'a rien d'anodin. C'est un monde qui s'achève, celui de l'imprimerie à l'ancienne, dans un pays qui voit tout ce qui a trait à la chose imprimée d'un œil méfiant.

Savant mélange d'humour, de tendresse et de mélancolie, ce roman sert magistralement la description d'un métier et d'un milieu disparus. *Bas de casse* s'attache à des êtres désaxés, laissés-pour-compte, brisés, des marginaux qui ne trouvent pas leur place dans une société grise, morne et sans espoir, celle de l'Allemagne du Mur. Des égarés qui se révoltent discrètement, sourdement, contre leur quotidien. Une révolte bien souvent aussi invisible qu'inutile.

Traduit de l'allemand par Barbara Fontaine



Née en 1951 à Berlin-Est (RDA), **Katja Lange-Müller** est une écrivaine allemande, membre de l'Académie des arts de Berlin. Auteure de nombreux romans, elle a été récompensée par les prix littéraires les plus prestigieux outre-Rhin. Après *Vilains moutons* (2007), *Bas de casse* est son deuxième roman traduit en français.



.....  
**WWW.INCULTE.FR**  
.....

**BAS DE CASSE**



Initialement paru sous le titre *Die Letzten*.  
*Aufzeichnungen aus Udo Posbichs Druckerei*  
chez Kiepenheuer & Witsch, Cologne.

© Kiepenheuer & Witsch, 2000.

© Pour la traduction française, éditions inculte, 2019.

La traduction de cet ouvrage a été réalisée  
avec le soutien du Goethe-Institut  
et du Deutscher Übersetzerfonds.



# **BAS DE CASSE**

**KATJA LANGE-MÜLLER**

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR BARBARA FONTAINE

éditions inculte



Il n'est pas mort, naturellement.  
Il n'est pas mort naturellement.

(Blague de typographe)





## I

Le ciel vers lequel je levais mon regard toutes les fois que me venait à l'esprit le mot « libre » était, en ce soir d'août d'il y a vingt ans, assombri par d'immenses nuages qui tombaient lourdement sur les toits plats et vastes comme des terrains de football, et dont les parties inférieures – ou devrais-je dire leurs panses – étaient transpercées par des antennes et servaient d'appui aux cheminées. Seuls les bords effilochés et quelques minces segments de ces nuages laissaient passer la lueur rouge écrevisse du soleil déclinant ; j'observais en plissant les yeux la pulsation indolente, presque organique, qui parcourait les zones incandescentes de ces corps fictifs – souffraient-ils de leur état instable ? – constitués de particules de poussière et de l'éternel H<sub>2</sub>O des flaques, rivières, lacs, mers de tous les pays, des océans de tous les continents, des biotopes de notre monde.

Je trébuchai, j'évitai de justesse la chute en faisant des moulinets avec les bras, et je me mis à regarder de nouveau la rue, dont le rez-de-chaussée du numéro huit était loué, sur deux cents mètres carrés, à une entreprise typographique privée qui m'employait depuis vingt-neuf jours.

Oui, à cette époque je comptais le temps en jours et les jours en heures, comme un soldat ou un détenu, à cette différence près que quand, à l'issue des huit heures quotidiennes de labeur, je retirais ma blouse, j'avais droit à coup sûr, jour ouvrable après jour ouvrable, à ce moment de bonheur qu'est la fin d'une journée de travail ; j'avais en outre la possibilité d'imaginer en rentrant chez moi que je serais malade le lendemain matin, que je pourrais donc aller chez le médecin, puis retourner dans mon lit.

J'étais restée neuf ans sans exercer le métier que j'avais appris – et « ex-ercer » est bien le terme qui convient à ce que je faisais dans l'imprimerie d'Udo Posbich : je m'entraînais pour l'*exit*, à savoir le jour où on me virerait une fois de plus, sans préavis, ou bien celui où, honteuse de ma gaucherie, je renoncerais de moi-même. « Davantage que l'or, le plomb a changé le monde, et celui de la casse plus que celui du fusil » – j'avais tout oublié à part cet aphorisme de Georg Christoph Lichtenberg que j'avais dû, en punition pour un devoir raillé et refusé par Ott, qui enseignait les caractères à l'école professionnelle où je faisais mon apprentissage, griffonner des dizaines de fois sur du carton avec une plume faite d'un morceau de bambou taillé sur le côté droit (!), en tenant la craie crissante dans mon « mauvais »

poing et avec la classe hilare dans le dos. Je ne savais plus rien faire, ni justifier le composteur, ni trouver les lettres qui convenaient avec évidence ou distinguer les unes des autres les différentes espaces; je n'étais bonne qu'à m'affaisser toutes les cinq minutes sur le tabouret, énervée, à fumer des cigarettes et à bouger mes orteils douloureux.

« Ne vous posez pas, composez! »: tel était le vieil adage de typographe qu'on me jetait à la figure au moins une fois par heure et qui, la nuit encore, résonnait lugubrement à mes oreilles. Si je n'avais pas dû montrer dès le premier jour mon certificat d'aptitude professionnelle, aucun de mes trois collègues n'aurait cru que j'étais réellement typote.

Au bout d'une semaine, Fritz m'appelait déjà « Puppi », « Puppi, l'éléphante pompette et manchote ». Un surnom un peu compliqué, certes, mais que je trouvais moi-même assez approprié. Sous un amas de cheveux gras noir de jais, j'ai deux oreilles remarquablement grandes qui, étant donné ma peau claire et bien irriguée, brillent quand elles sont rouges (et quand ne le sont-elles pas) d'une lueur bleuâtre, ou plutôt violette, et que j'arrive à remuer grâce à une sorte de gymnastique du cuir chevelu, ainsi que des petits yeux bruns tout ronds, très éloignés l'un de l'autre, dans un visage plat, arrondi, à l'expression encore enfantine, voire un peu niaise,

d'où émerge tristement un long nez charnu. Je suis de constitution robuste, quelque peu balourde, et, malgré ma grande taille – ou justement à cause d'elle –, je marche penchée, tordue même, et d'un pas nonchalant sur mes pieds plats. Les adjectifs « manchote » et « pompette » étaient censés qualifier plus précisément, je crois, mon éthique de travail. Je suis gauchère, mais je composais de la main droite, parce que techniquement ce n'était pas possible autrement, tandis que ma main gauche, un peu plus habile tant que j'étais sobre, amenait continuellement jusqu'à ma bouche cigarettes, sandwiches et bouteilles de bière.

Willi, l'autre typo spécialisé dans les ouvrages de ville et qui travaillait dans le deuxième rang, un vieux maigre dont les yeux, les joues, les lèvres et les mains étaient si profondément gris qu'il avait l'air d'être l'incarnation du saturnisme, ou plus exactement la saturnisation de la chair, me confiait les tâches les plus simples : cartes de visite, faire-part de fiançailles, de mariage et de décès, invitations, minimes modifications sur le marbre. Et pourtant, même pour ces bibelots il me fallait une éternité.

Dès que je lui demandais de m'aider, Willi, qui ne se lavait les mains qu'une fois par jour dans une jatte en grès dont il utilisait le matin l'eau avec laquelle il s'était lavé la veille pour arroser

*l'Impatiens frutescente* posée sur le rebord de sa fenêtre, infatigablement florissante, prenait une des cigarettes que je m'étais roulées, m'écartait pour que je ne puisse pas voir ses doigts et terminait la chose sans mot dire. Il ne parlait d'ailleurs jamais, avec personne. Les rares fois où il ouvrait néanmoins la bouche, ce n'était que pour débiter dans le même ordre invariable ses trois rimes, comme un petit Willi à piles en fer-blanc :

*Avoir un haut-de-forme  
C'est une joie énorme  
Mais avec deux  
On est bien plus heureux...*

*Qui a confiance en Dieu  
Et chaparde des planches  
A un abri pour peu...*

Fritz était très différent de Willi ; Fritz, le « linotypiste dur, habile de ses mains et qui voit tout », le « King of the Linotype », « l'opportuniste transfiguré en ergoteur », comme il se nommait volontiers lui-même.

Fritz avait tout au plus 40 ans, il était sec plutôt que costaud, pas très grand, assez marqué au visage par l'acné, mais blond comme un ange. Avec ce toit de chaume de Bethléem sur la tête, la peau grêlée et jaune biscuit de son visage, la